

1937, Elversberg

Au moment précis où des bombes incendiaires pleuvaient sur la tête des pauvres habitants de Guernica, qui n'en demandaient pas tant, Anneliese Gries promenait son ventre immense le long de la *Friedrichstrasse*, ignorante du drame qui marquera si tristement l'histoire de l'Europe et qui annoncera du bien pire pour les prochaines années. Très bientôt, naîtra son premier enfant; aussi, la marche quotidienne était-elle de plus en plus laborieuse, mais l'air vivifiant de ce matin de printemps lui faisait le plus grand bien.

Sûrement que le bébé en profitait aussi; du moins, c'était tout à fait logique pour elle de penser de la sorte, selon les principes de vie qu'on lui avait inculqués, à savoir qu'une alimentation rationnelle, un mode de vie sain et équilibré, l'exercice modéré et, bien sûr, la marche quotidienne lui assureraient la santé et la force nécessaires pour surmonter les épreuves d'une vie qui n'en manquerait certainement pas. C'est ce qu'elle avait appris auprès de *Vater*, fervent disciple de la Méthode Kneipp et adepte assidu de sa thérapie de l'ordre, concept germanique s'il en est un. Son enfance avait, entre autres expériences, été marquée par ces promenades en forêt, pieds nus, promenades que *Vater* voulait quotidiennes, et par ces arrêts devant tel arbre ou tel paysage qu'il fallait observer, en silence, pour en absorber la substance ou simplement pour laisser son esprit libre de pensées autres que celle qui lui viendraient de cette contemplation. Invariablement, ces randonnées se terminaient par un bain de pied dans les méandres du Ruhbach, lorsque son débit le permettait, ou simplement dans un bassin Kneipp, parmi la horde des ainés y cherchant une jeunesse depuis longtemps évanouie. Là, enfants et adultes de la famille Gries devaient déambuler en pas de cigognes et à la queue-leu-leu dans des eaux si froides

qu'on n'en sentait plus ses orteils, le choc thermique assurant, selon le bon curé Kneipp, un métabolisme vivifié.

Quoiqu'il en soit, Anneliese se sentait heureuse. Les différents éléments nécessaires à une vie réussie semblaient réunis autour d'elle : elle était forte et active, son mari était un homme sérieux avec un bon travail et le couple ne manquait de rien, malgré les restrictions d'entre-deux guerres; du moins leur sort était-il plus enviable que la majorité de leurs concitoyens. En plus, grâce au plébiscite de 1935, la Sarre avait rejoint le giron du Reich; aussi, son identité allemande était-elle confirmée devant la Loi. Il y avait dans ce statut retrouvé quelque chose de noble, une filiation historique augurant une fierté nationale renouvelée. L'Allemagne avait été vaincue, humiliée, pillée de ses ressources et reléguée au rang des parias de l'Europe, à la merci des vainqueurs et de leur futile besoin d'une quelconque réparation, mais aujourd'hui, son pays se relevait. Il serait bientôt debout, fort, dominant. Aussi, l'enfant arriverait dans les meilleures conditions possibles pour qu'il puisse espérer, lui aussi, une vie heureuse et productive.

Arrivant au bout de la *Friedrichstrasse*, Anneliese s'arrêta quelques instants pour contempler le parc et la colline devant elle. C'était là une pause obligée de ses excusions quotidiennes, un moment pour reprendre son souffle, grignoter un *buchtel* de la veille ou simplement un fruit frais, selon la disponibilité des denrées, faire le vide dans sa tête et s'imprégner de la nature ambiante. Aujourd'hui, le paysage, habituellement bucolique et silencieux, se prêtait mal à la méditation; mais comme ses chevilles douloureuses commandaient une trêve, elle se mit à observer les ouvriers qui s'affairaient bruyamment à débroussailler un large carré du parc boisé séparant Elversberg de Speisen, sa vieille voisine: bientôt s'érigerait en ce parc la tour Adolf Hitler, cadeau de la municipalité fait au

Führer en soutien à ses hautes œuvres, tour qui lui permettra de veiller, métaphoriquement sinon pour de vrai, sur la Grande Allemagne et sur son peuple.

Ce cher Adolf, seule ombre possible au tableau de ce futur pour ce bébé et cette famille qui se formaient dans ce pays renaissant de ses cendres encore chaudes. Personne ne parlait vraiment du bonhomme ni de ses frasques, autrement que pour en dire des choses convenues, toutes favorables : Hitler devenait un nom commun désignant le beau, le faste ou le bon; pourtant, il était impossible d'ignorer, entre autres absurdités du moment, les pancartes installées au vu de tous par la *Sturmabteilung*¹, tous ces messages de haine dirigés contre une population juive dont on ignorait, à Elversberg comme dans la majorité des communautés environnantes, sinon l'existence même, du moins la nature détestable. La question juive n'existant simplement pas pour le commun des mortels allemands de la région. Aussi, il était facile de fermer les yeux sur cet écart de conduite des autorités nazies. En outre, d'aucuns avaient prétendu, alors que les premières pancartes étaient apparues aux portes de la ville, qu'il ne s'agissait que d'une stratégie parmi d'autres, nombreuses, visant à renforcer le sentiment nationaliste allemand, et qu'il ne fallait pas s'en inquiéter. Aujourd'hui, plus personne ne les commente : l'air est à l'unanimité autour des idées du Führer et, de toute façon, l'antisémitisme n'était certainement pas un attribut purement germanique en cette Europe fascisante.

Il y avait bien eu, tout de même, cette histoire de vol à la synagogue de Spiesen, à la fin de l'été 1935. L'affaire avait été rapportée à la police municipale, mais après que des travailleurs de la commune eurent soigneusement nettoyé les saccages y ayant été commis.

¹ La SA, c'est-à-dire l'organisation paramilitaire tristement célèbre du Parti Nazi.

Crime antisémite, dirent les uns, mise en scène grotesque et antipatriotique, dirent les autres. Souhaitant conclure rapidement l'affaire qui commençait à faire trop de bruit, la *Gestapostelle Neunkirchen*, appelée en renfort pour les besoins de l'enquête, avait conclu qu'il n'y avait pas eu de crime, fautes de traces concrètes de l'effraction et des dommages qu'elle aurait causés, et qu'il fallait poursuivre les espions juifs responsables de ce trouble. Aussi, la communauté juive de Speisen avait rapidement été dissoute, depuis bientôt un an, et plus personne ne se préoccupait de cette histoire, malgré les conclusions grotesques de l'enquête.

¶

La question juive n'était qu'un artifice temporaire qui n'aurait pas de conséquence et qui s'éteindrait forcément, faute de gestes concrets ou de motivation soutenue. C'est du moins la conclusion à laquelle était également arrivée Joseph, son mari, alors qu'étaient apparues les premières pancartes installées par les SA. C'était avant qu'il lise *Mein Kampf*. L'ouvrage avait été offert au couple nouvellement marié, comme il était d'usage pour toutes les unions conclues en sol allemand depuis l'avènement au pouvoir du Parti national-socialiste. Dès que les noces eurent été consommées, Joseph en avait amorcé la lecture, comme un second devoir conjugal, devoir qui s'avéra fort moins agréable que l'autre. Il en perdit d'ailleurs le sommeil et l'appétit pour ne s'en extraire que le lendemain au midi, la dernière page tournée. Joseph terra l'ouvrage dans un coin reculé du bureau qui lui servait pour la préparation de ses classes, baissa le front de sa jeune épouse qui revenait de sa promenade quotidienne, la regarda longuement, sans mot dire, et s'en fut réfléchir, peut-être prendre un verre, pour ne revenir à leur appartement que beaucoup plus tard, fortement imbibé de schnaps et d'idées noires.

Joseph Klören estimait l'intelligence de sa nouvelle conjointe; cependant, il jugeait, en tant qu'époux, qu'il devait la protéger ou, du moins, qu'il devait faire tout en son pouvoir pour qu'elle éprouve un sentiment de quiétude et d'assurance qui lui permettrait de prendre de bonnes décisions, selon des valeurs et des principes qu'il espérait communs, pour leur famille. C'était le rôle qu'il avait accepté en la prenant comme partenaire de vie. Joseph savait, par ailleurs, qu'il devrait bientôt se joindre à l'armée allemande. Le mariage, de même que son métier d'enseignant, le protégeaient des premières vagues de recrutement. Toutefois, avec ce qu'il venait de lire, il était clair que la marche vers la Grande Allemagne requerrait plus de bras et de jambes que ceux qui proviendraient d'un enrôlement volontaire. Aussi, les enjeux idéologiques soulevés par le détestable ouvrage du Führer ne pouvaient plus, dans son esprit, être banalisés : nous, les Allemands, naviguions résolument vers un avenir raciste, xénophobe, suprémaciste. Tout était déjà en place pour ce faire : la propagande anti-juive, les élans nationalistes de nos élus, la *Sturmabteilung*, la *Schutzstaffel*², la *Gestapo*, notre économie furieusement autonomiste, l'encadrement de tous les aspects de notre quotidien, jusqu'à nos vacances et loisirs et, surtout, les jeunesse hitlériennes. Joseph avait vu, dans son école, les meutes scouts et les groupes de jeunes protestants contraints de céder le pas à cet horrible mouvement; il avait reçu les premiers recruteurs dans sa classe, bien avant que la participation au *Hitlerjugend* ne devienne obligatoire dès l'âge de 8 ans. Il connaissait leur discours et, déjà, il entendait bien les propos que certains enfants tenaient sur divers sujets chers au Fürher. Si le jugement moral ne s'acquérait qu'au terme d'une lente construction chez l'enfant humain, sa capacité à emmagasiner des idées reçues et à les répéter comme un perroquet sans cervelle ne

² La SS, organisation politico-idéologique chargée des missions les plus chères à l'idéologie Nazie.

requérait que bien peu d'apprentissage préalable. Aussi, il avait compris qu'on ne pouvait plus faire confiance aux élèves de sa classe pour tout ce qui concerne la politique et que la table familiale ne pourrait plus être un lieu d'échanges confidentiels dès lors que des enfants membres des Jeunesses Hitlériennes y siégeaient.

Malgré tout, Joseph Klören avait choisi de laisser la nature s'exprimer, répondant, bien involontairement, mais tout de même par l'affirmative, à l'appel de son Führer; il fonderait une famille avec Anneliese Gries. En bon et fier prussien qu'il était, il tâcherait, avec le concours de son épouse, d'en faire des êtres humains responsables, productifs, de même que capables de sensibilité artistique et interpersonnelle. Cela supposait, il en était maintenant certain, une opposition passive à la *Weltanschauung*³ nazie, de même qu'une éducation compensatoire à la maison pour que ses enfants soient exposés à la science, aux savoirs essentiels et aux grands ouvrages fondateurs de la pensée occidentale, afin de stimuler leur intellect et d'en faire des humanistes éclairés, selon la véritable tradition académique prussienne. Il n'était pas question que Joseph n'enfante que des abrutis sportifs hitlérophiles, tel que ceux décrits dans *Mein Kampf*.

Il n'était pas davantage question que l'esprit de sa nouvelle épouse ne succombe au maelström de la *Gleichschaltung*⁴. Or, la chose était trop bien rodée pour qu'on la laisse agir : sans une action convenue, concertée et énergique, la propagande hitlérienne viendrait facilement à bout de toute résistance consciente et avalerait impunément l'âme de sa femme et des enfants qu'elle aura mis au monde. Il fallait ainsi qu'un plan soit conçu maintenant,

³ Vision du monde

⁴ Terme de l'idéologie nazie désignant la mise au pas du peuple allemand et l'adhésion de toute la population à ses diktats par une coordination des moyens mis en œuvre, dont la séduction, l'intimidation et l'oppression.

avant son départ pour une guerre qui ne pouvait qu'être imminente et avant que ses enfants ne fréquentent les institutions qui tenteront, immanquablement, d'agglutiner leur esprit à la colle aryenne. Il fallait enfin préparer les mots et le contexte pour susciter l'adhésion pleine et entière de sa femme à ce plan, parce que ce serait elle seule qui aurait la responsabilité de son exécution sans faille, malgré les dangers inhérents à une telle entreprise.

Aussi, à l'hiver 1937, dès lors que le premier enfant à naître avait démontré qu'il avait la ferme intention d'arriver à terme, Joseph mit à exécution le stratagème qu'il avait imaginé pour convaincre Anneliese de participer à cette œuvre essentielle. La chose était dangereuse, il le savait bien. D'une part, rien ne pouvait assurer que la discussion n'aboutirait pas à une dénonciation, ce qui signifierait certainement pour Joseph la perte de son emploi, plus encore l'emprisonnement, les affres des camps de travail et, surtout, fin de tout espoir quant à la possibilité d'un avenir commun avec la femme qu'il aimait. D'autre part, l'entreprise ferait de sa bien-aimée une complice de sa sédition, toute passive puisse-t-elle être. Or, la répression exercée par le III^e Reich sur les citoyens réfractaires à ses idées était d'une cruauté qui en assurait la très grande efficacité. Tous en étaient éminemment conscients, de telle sorte que la société allemande offrait à l'œil extérieur une étrange unanimité devant l'innommable projet de ses leaders.

Advienne que pourra, se dit-il. Il le fallait.

Il annonça donc à sa douce, qui se préparait à une autre de ses marches quotidiennes malgré le froid d'un hiver qui n'arrivait pas tout à fait à lâcher prise, un souper en tête à tête, préparés selon les prescriptions maternelles : *kartoffelsuppe und dampfnudle*, suivi de *scwabenbradele* qu'il avait dénichés à la *mühlenbäckerei* Bost. Le repas se terminerait par

une larme d'eau de vie à la poire de sa réserve personnelle, qui ne serait plus, dès lors, secrète. Anneliese sourit, enchantée par cette initiative surprenante de son mari, elle qui avait retrouvé l'appétit après un premier trimestre ponctué de matinées nauséeuses et de reflux gastriques. Aujourd'hui, elle ne portera aucune attention à la pléthore de croix gammées qui émailleront les paysages de sa promenade, leur préférant ce soleil de fin d'hiver qui s'alliera à l'amour de son cher Joseph pour réchauffer son corps, son cœur et son âme.



Otto Hartmann maniait la pelle avec entrain. Cet ouvrage, que d'aucuns auraient jugé éreintant, était pour lui de quasi-vacances par rapport aux années qu'il avait passées dans les mines de la Sarre, à râcler le ventre de la Terre au pic et à la pioche pour en extraire un charbon destiné à réchauffer ces imbéciles de Français. Dès que le projet d'une tour commémorant le retour d'Elversberg au sein du giron germanique avait été proposé, Otto avait donné son nom pour y travailler : il avait déjà donné un pied et une jambe pour l'Empire, quelque part en Belgique; de son lit de camp, il avait beuglé contre la révolution de Novembre et contre les faibles, les juifs et les communistes allemands, ces traîtres qui allaient conduire l'Empire à sa perte alors que la victoire du *Reichstag* était, à peu de détails près, dans la poche. Depuis ce temps, il rêvait, comme tous les véritables allemands, d'un Grand Reich qui retrouverait sa fierté, sa force et, surtout, l'espace nécessaire à son émancipation. Aussi, il donnerait sans hésiter toute la sueur nécessaire pour l'érection de cette tour qui annoncerait, par sa prestance, la domination retrouvée, juste et naturelle, du peuple prussien.

Tout de même, l'ouvrage requérait quelques pauses pour l'ouvrier à la jambe de bois, dont le corps, quoique robuste et aguerri à l'effort, n'avait oublié ni la poussière de charbon, ni l'horreur détrempée des tranchées, ni cette jambe et ce pied perdus mais qui refusaient de disparaître tout à fait. Il n'était pas question ici de douleur : l'homme vrai, celui qui est animé par un but noble, ne doit pas souscrire aux caprices de son corps ni faire étalage de sa faiblesse par ses plaintes ou ses larmoiements : ce sont là des manifestations de l'homme faible, méprisable comme le juif devant le *Klagemauer*. Le véritable allemand marche droit jusqu'à la mort. Seulement, son corps usé prématûrément demandait parfois d'être rappelé à l'ordre. Aussi, Otto s'assied sur un monticule de terre créé par sa pelle, dégaine son moignon et tire d'une poche de sa veste une flasque défraîchie, souvenir de son trop bref séjour dans la 14^e brigade d'infanterie, sous les ordres du général von Emmich. Évidemment l'alcool était fortement réprouvé au sein de l'armée allemande, et strictement interdit dans les avant-postes : l'alcool, tout comme les autres plaisirs de la table ou de la chair, ramollit l'esprit des combattants. Le soldat prussien buvait de l'eau et mangeait du fade. Les Belges, ces imbéciles, portaient presque tous de ces flasques pleines de pinard. Aussi, la chose faisait-elle un excellent souvenir de guerre, rappelant tant la faiblesse de l'ennemi que le plaisir de l'avoir vaincu, matérialisant le moment où le gagnant fouillait les corps du perdant à la recherche d'un quelconque butin.

Depuis la fin de la guerre, Otto Hartmann demeurait abstiné, persuadé que sa sobriété nourrirait son désir de vengeance envers cet ennemi de toujours qui avait volé la victoire à son peuple. Aussi, sa flasque ne contenait que du cola. Chaque matin, il préparait sa ration quotidienne du précieux breuvage, prenant soin d'y faire dissoudre un peu de chlorhydrate d'héroïne, recommandé à défaut d'être prescrit par un ami de combat, un autre

éclopé de la Grande Guerre, rencontré il y a quelque mois lors d'un défilé des SA: bien sûr, le produit naguère disponible en vente libre était maintenant illégal, mais c'était, après tout, un produit allemand, disait-il, et ça permettait d'oublier. Or, Otto ne voulait pas oublier : sa haine devait être nourrie de sa souffrance pour que la vengeance puisse enfin advenir et être pleinement vécue; toutefois, l'apaisement de sa toux chronique et de ses douleurs fantômes redonnait de la force à son corps et lui permettait de continuer à trimer dur pour son pays. Tout reposait sur un dosage prudent, se disait-il, d'où la dilution dans un substrat qu'il détestait. Une gorgée, une très légère euphorie, puis une étrange paix qui s'installait, de plus en plus courte, avait-il remarqué.

Moignon enfin à l'air libre, Otto laissait son regard errer sur les alentours, croisant par hasard celui d'une jeune femme au ventre très visiblement distendu, fière allemande obéissant aux diktats de son Führer, sans doute. Il est chanceux, cet enfant : il verra bientôt la Grande Allemagne enfin reconstruite, son peuple dominant une Europe soumise, pacifiée. Cet enfant règnera sur le monde. C'est sa destinée.